

Raymond Aubrac

LE JEU DE LA RÉSISTANCE

Résistants face à la répression

Un entretien avec des lycéens de Louis-Le-Grand

Six élèves de classe de seconde au lycée Louis-le Grand, Laure Heidmann, Louise Picard, Benoit Pit--Claudel, Sylvia Rose, et Annah Tencic, se sont entretenus avec Raymond Aubrac à l'occasion du Concours national de la Résistance et de la Déportation, qui portait cette année sur « La répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et par le régime de Vichy ». On trouvera ici des extraits de cet entretien, réalisé en janvier de cette année.

Sur quel déclic êtes-vous entré dans la Résistance ?

Je ne suis pas « entré en Résistance ». La question ne se posait pas comme ça à l'époque. Il y avait un pays battu, écrasé, une armée dominante, arrogante, et un gouvernement français qui lui cirait les bottes. Je trouvais la situation insoutenable, inadmissible, et qu'il fallait faire quelque chose. Alors, qu'a-t-on fait ? Des graffitis. On prenait de la craie, et on inscrivait des trucs sur les portes et les volets, sur les murs. Ensuite, on a fait des tracts. Puis, l'année 1941 a vu naître partout, tout d'un coup, en quelque sorte en génération spontanée, des journaux clandestins. Personne n'a donné de mot d'ordre.

Les clandestins s'attendaient tout le temps à être arrêtés. Qu'est-ce qui vous mettait en danger ?

Les Allemands ont amené tout de suite trois ou quatre grands spécialistes de la police, Vichy avait les cadres de la police française.

Craigniez-vous les dénonciations ?

De la part de la population, les dénonciations, c'est très rare. Ce que l'on a à craindre, c'est la dénonciation par des adversaires politiques, qui sont de solides partisans de la coopération avec les Allemands. Quelques-uns ont fait ça pour l'argent. Mes parents ont été arrêtés par un jeune milicien qui a touché 3 000 francs. Et puis, il y a aussi le type courageux qui est un résistant, et qui s'effondre à l'interrogatoire, du type d'interrogatoire que pratiquaient les Allemands. Il tient le coup pendant une, deux semaines, un mois, et puis il ne peut plus.

Quelle a été votre expérience à vous ?

Elle se passe au début à Lyon, dans la zone non occupée. Là, l'adversaire, c'est la police de Vichy. On sait ce que c'est que la police, on est des citoyens, on a même quelques amis qui ont été dans la police, ou qui ont des contacts avec elle, ou avec la magistrature. Donc, pendant l'hiver 1940-1941, quand on commence ce qui va s'appeler la Résistance, on sait qu'on transgresse, on sait que l'on risque d'être arrêté, et, tout en étant très, très inquiets sur les conséquences d'une arrestation, on n'est pas très lucide. Une jeune fille de 18 ans a été arrêtée lors d'une distribution de tracts à Nîmes. Elle a été interrogée par la police, elle a été présentée au Parquet, elle a été jugée, elle a été condamnée à trois mois de prison, et, au bout de trois mois, elle est sortie de prison. Puis, elle est partie en Suisse.

En zone nord, c'est très, très féroce. Les Allemands veulent assurer la sécurité de leur troupe. Ils ont très vite mis en vigueur le code pénal et le code militaire allemands. En Bretagne, ils arrêtent un garçon qui, en sortant de l'école, coupe les fils téléphoniques de l'armée allemande, il se fait attraper, il est fusillé dans les deux heures.

Tout ça se rejoint finalement fin 1942, quand la ligne de démarcation est effacée. En 1943, les murs de France sont couverts d'affiches allemandes qui expliquent que toute la Résistance est entre les mains des judéo-communistes, et que, dès qu'on en prend un, on le fusille. Il y a une campagne de terreur pour que les gens n'arrivent pas à nous. Le gars qui entre dans la Résistance en 1943, il fait un geste plus courageux que celui qui y entre fin 40 ou en janvier 1942. L'Occupation, c'est le royaume de la peur.

Quelles précautions preniez-vous ?

Dès qu'on entre dans l'illégalité, on sait qu'on a entrepris un petit jeu, on risque d'avoir à le payer à n'importe quel moment, on discute des conséquences. L'arrestation n'arrive pas comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. La préparation est d'abord dans la tête. Différents comportements sont possibles : on peut nier, ou raconter des histoires. L'objectif du résistant arrêté est d'éviter de faire arrêter ses camarades. L'objectif de la police qui l'a pris est de trouver son réseau, et les moyens matériels de la Résistance. C'est un jeu dont les objectifs sont absolument clairs.

De même, les policiers ont des stratégies différentes. Il y a celui qui sourit, « Mon pauvre vieux, qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne voudrais pas être à ta place », et celui qui brandit la cravache. Au début de l'interrogatoire, c'est presque un combat singulier. Un policier intelligent, qui a été très célèbre, a réussi à retourner une partie des responsables de la Résistance en pratiquant la maïeutique. Je l'ai vu pratiquée par Jean Moulin - et même par Ho-Chi-Minh, qui a habité chez moi. Mais c'est très rare.

Et la préparation matérielle ?

Ça commence par les faux papiers. Quand on est arrêté, on est interrogé sur la base de ces faux papiers, et la police a les moyens de vérifier. La première question que pose un policier, c'est : « Quel est le nom de jeune fille de ta mère ? ». Deuxième question : « Comment s'appelle ton frère ? », « Où vas-tu en vacances ? ». Il y a des questions auxquelles on peut répondre : « Ah ! je ne m'en souviens pas », mais on ne peut pas ne pas se souvenir du nom de jeune fille de sa mère.

La Résistance s'est transformée en une énorme entreprise de fabrication de faux papiers. L'identité de naissance, comme celle des faux papiers, ne sont pas connues des camarades. Dans la réalité, très souvent, on sait à qui on a affaire, mais dans l'ensemble, on est désigné par son pseudo.

Les faux papiers, il faut les changer quand on change, si j'ose dire, de police. J'ai été arrêté au mois de mars 1943 par la police française. Comme j'ai décidé, après avoir été libéré, de continuer à jouer à la Résistance, il a fallu changer les faux papiers. Ensuite, en juin 1943, c'est la police allemande qui m'a appréhendé.

Il y a plusieurs degrés de qualité des faux papiers. La meilleure, c'est l'identité de quelqu'un qui existe réellement, dont le parcours est vérifiable. Ma première identité, au moment de l'arrestation par les Français, était celle d'un gars qui était probablement parti en Amérique latine, il n'était pas sous la main de la police. Après la guerre, je suis allé voir le procureur de la République à Lyon, et je lui ai demandé le dossier de François Vallet. J'étais François Vallet. Il a fait venir le dossier, et j'y ai trouvé un extrait du casier judiciaire de cet homme.

Sinon, les fausses cartes d'identité, c'était une histoire de carton, d'encrage et de tampons. On en a fabriqué par dizaines de milliers, parce qu'on les distribuait à tous les gens qui en avaient besoin : les clandestins, les gens dans la Résistance, et aussi les Juifs, ou les jeunes du STO qui partaient dans les maquis. Mais la fausse carte d'identité, il fallait la remplir correctement. L'arrestation de mars a comme cause le fait qu'un agent de liaison avait oublié de la remplir. Il a pris le train, les gendarmes étaient dans le train, et demandaient les papiers à tout le monde. Quand il s'en est rendu compte, il a foncé s'enfermer dans les toilettes pour remplir à toute vitesse sa carte d'identité. Mais ce jeune crétin a interverti la date de délivrance de la carte et la date de naissance.

Le pseudo, il faut le changer quand il est un peu trop connu. Ceux qui sont restés assez longtemps dans la Résistance en ont eu très souvent deux ou trois. C'est le cas de Jean Moulin : quand il est arrivé, il était Rex, ensuite il est devenu Max, mais ses faux papiers, ce n'était ni Rex, ni Max, c'était Martel.

Je n'ai jamais eu le sentiment d'être suivi, je l'ai peut-être été, mais je ne m'en suis pas rendu compte. Les précautions à prendre, on les connaît à peu près, et de temps en temps on ne les prend pas. Beaucoup d'arrestations, probablement, auraient pu être évitées avec un peu plus de précaution.

Vous avez les deux expériences : arrêté par la police de Vichy, puis par la Gestapo. C'était différent ?

L'arrestation française s'est passée conformément au code pénal. Donc, interrogatoire, et on part chez un juge d'instruction. Le mien était un sympathisant de la Résistance, on s'en est aperçu très vite. Dans mon souvenir à moi, peut-être pas partagé par les autres, la cellule de la prison Saint-Paul était une espèce de paradis par rapport à ce que j'ai connu ensuite à la prison de la Gestapo.

La police allemande, elle, pratique la violence, fait régner la peur et la terreur. Je suis interrogé par un SS qui s'appelait Klaus Barbie. Il me pose des questions en mauvais français, en sanctionnant ses questions par des coups de matraque, de cravache. Mais j'avais de la chance : sous les coups, je m'évanouissais. À chaque interrogatoire, je me suis évanoui pendant un petit moment.

Personne ne peut savoir s'il tiendra ou pas. La règle d'or serait d'en savoir le moins possible. Quand on joue à la Résistance, il ne faut pas poser de questions, connaître le moins de choses possibles, et faire ce que l'on a à faire.

Sur Barbie, quels souvenirs avez-vous ?

Un vrai salaud. Un type qui avait plaisir à montrer sa puissance. À mon avis, il n'était pas intelligent. Je ne crois pas qu'il était capable de trouver ce qu'il cherchait autrement que par la brutalité. Mais ça donne des résultats limités. Il y prenait un plaisir particulier. Aussi, il avait une jolie fille comme secrétaire dans son bureau.

Vous avez vu qu'elle était jolie malgré l'angoisse du moment ?

J'ai vu qu'elle était très indispensable à Klaus Barbie. Quand je me suis réveillé d'un évanouissement, j'ai vu à quoi ils étaient occupés.

Pourquoi, après une première arrestation, avez-vous continué, malgré la répression ?

Je devais être fortement fêlé. Et puis, mes camarades m'ont dit qu'ils avaient besoin de moi. La solidarité, vous ne connaissez pas bien, parce que l'on est dans une période de civilisation où l'on est renvoyé à l'individu, où on est tous obligés d'être égoïste. La solidarité, c'est la base de la Résistance. Sans ça, on n'aurait pas pu survivre, rien pu faire. On est tous dépendants des uns des autres, on est une espèce d'équipe qui joue une partie, et une partie dangereuse. La solidarité des résistants, elle perdure depuis 60 ans. Quand je rencontre des vieux comme moi - il n'y en a plus beaucoup - c'est comme des frères, même s'ils sont d'autres organisations. Le fait d'avoir été dans ce jeu crée des liens très solides. Ce qui, à mon avis, n'est pas assez mis en évidence, c'est le fait que les combattants clandestins sont optimistes, qu'ils ont confiance en eux, qu'ils ont des valeurs communes et qu'ils pratiquent une énorme solidarité.

Il fallait du courage.

Le courage ? C'est bizarre, le courage. J'ai continué parce que j'avais commencé. J'étais convaincu qu'il fallait résister, et même que l'on pouvait résister.

Les interrogatoires vous faisaient-ils peur ?

La peur, c'est avant. Pendant, c'est une bagarre, tu ne veux pas t'incliner, tu ne veux pas céder à la brute qui est devant toi avec sa cravache. Au moment où on est dans le coup, on n'a plus peur, on n'a pas le temps d'avoir peur.

J'ai eu peur plusieurs fois pendant la guerre. Une fois, on cherchait des armes. Les militaires ne voulant pas armer les civils. On nous promettait des armes, mais on ne nous en donnait pas. Un jour, j'ai reçu une mitraillette anglaise, ça se démontait, je n'avais jamais vu un truc pareil. Par la suite, ils en ont envoyé des dizaines de milliers dans les maquis. Comme j'avais des groupes - Avignon, Marseille, Digne, Montpellier - à qui j'avais promis des armes, j'ai décidé d'aller leur montrer la mitraillette. Je l'ai mise dans ma valise entre mon pyjama et ma trousse de toilette, et je suis parti. J'arrive à la gare de Nîmes. Au pied de l'escalier qui descend à la gare, deux gendarmes faisaient le guet. Et j'avais une mitraillette dans ma valise. Je ne pouvais pas sortir, j'étais coincé. Le gendarme m'a demandé ma valise, et il en a sorti un morceau de fer qui était la crosse de la mitraillette. « Quesque c'est qu'ça ? - Une pièce de machinerie agricole ». Il l'a remise lui-même en place, et il a refermé ma valise. Ce jour là, j'ai aimé les gendarmes.

Vous dites « le jeu de la Résistance ».

Nous autres, dans la Résistance, nous étions des aristocrates. Par conséquent, notre activité était de nous battre, pour sauver l'honneur. Et puis, il y avait aussi le jeu. J'ai tendance à repenser à cette époque en termes de jeu.

Il y avait l'équipe de la Résistance et l'équipe de la répression ?

Non, il y avait l'équipe de la Résistance. Elle se battait contre un système, qui avait bâti, en raclant les bas-fonds, des équipes de répression.

A la Libération, Sartre a écrit « Nous n'avons jamais été aussi libres que sous l'Occupation ». Qu'en pensez-vous ?

C'est vrai qu'au fond d'une cellule de prison, quelque part on est très libre. Quelques écrivains ont dit aussi qu'on a été très heureux. Il n'y avait pas seulement la dimension ludique, il y a aussi la liberté et le bonheur. Ce n'est pas simple, hein ! On est des compliqués, les êtres humains.